POÉSIES DOMESTIQUES[1].

L'ADIEU.

Ils s'aimaient dans leurs jeunes ans;
Mais, las! la calomnie a des poisons cuisants;
La constance est au ciel; la vie est épineuse,
La jeunesse présomptueuse;
Puis le courroux contre un objet aimé
Jette dans l'âme un délire enflammé.
. . . . . .
Mais jamais plus ils ne trouvèrent
De quoi remplir le vide en leurs cœurs déchirés,
Et, comme deux rochers qu'un choc a séparés,
Isolés tous deux demeurèrent.
Entre eux un abîme a grandi;
Mais ce qui fut laisse une trace
Qui demeure et que rien n'efface,
Ni les frimas du nord, ni les feux du midi.
COLERIDGE, *Christabel*.

I.

Adieu! et quand ce devrait être pour toujours, eh bien! pour toujours adieu! Quoique tu sois inexorable, jamais mon cœur ne se révoltera contre toi.

II.

Que ne peux-tu lire dans ce cœur, où si souvent reposa ta tête, alors que descendait sur toi ce sommeil paisible que tu ne connaîtras plus désormais!

III.

Que ne peut ce cœur dévoiler à tes regards ses plus intimes pensées! Tu avouerais alors que ce n'était pas bien de le dédaigner ainsi.

IV.

Dût le monde t'approuver en cela, — dût-il sourire aux coups que tu me portes, c'est une offense pour toi que des louanges fondées sur les douleurs d'autrui.

V.

Bien des défauts, sans doute, ont vicié ma nature; mais, pour m'infliger une blessure incurable, ne pouvait-on choisir un autre bras que celui qui naguère me pressait d'une douce étreinte?

VI.

Cependant ne t'abuse pas: l'amour peut s'affaisser par un lent déclin; mais ne crois pas qu'on puisse, par un brusque effort, arracher ainsi deux cœurs l'un à l'autre.

VII.

La vie anime encore le tien; — le mien, quoique saignant, est condamné à battre encore, torturé par cette éternelle pensée que nous pouvons ne plus nous revoir.

VIII.

Il y a plus de douleur dans ces paroles que dans les larmes versées sur les morts. Tous deux nous vivrons, mais chaque aurore nous réveillera sur une couche veuve.

IX.

Et quand tu chercheras des consolations, quand les premiers accents s'échapperont de la bouche de notre enfant, lui apprendras-tu à dire « Mon père! » alors que les soins d'un père lui sont interdits?

X.

Quand ses petites mains te presseront, quand ses lèvres toucheront les tiennes, pense à celui dont la prière te bénira; pense à celui dont ton amour eût fait le bonheur.

XI.

Si ses traits ressemblent à celui que tu ne dois peut-être plus revoir, alors tu sentiras doucement trembler ton cœur, et ses battements seront pour moi.

XII.

Tu connais peut-être tous mes torts : nul ne peut connaître tout mon délire. Quoique flétries, toutes mes espérances t'accompagnent.

XIII.

Tous mes sentiments ont été ébranlés : ma fierté, que le monde entier n'eût pu faire plier, plie devant toi. — Il n'est pas jusqu'à mon âme qui, abandonnée par toi, ne m'abandonne.

XIV.

Mais c'en est fait, — toutes les paroles sont inutiles; — de ma part, elles sont plus vaines encore; mais nous ne pouvons brider la pensée : elle se fait jour malgré nous.

XV.

Adieu ! — Ainsi séparé de toi, ayant vu briser mes liens les plus chers, brûlé au cœur, solitaire, flétri, je ne puis mourir davantage.

ESQUISSE [2].

> Honnête — honnête Jago, si tu es le diable,
> Je ne puis te tuer. SHAKSPEARE.

Née au grenier, élevée à la cuisine, ensuite promue en grade et appelée à orner la tête de sa maîtresse; puis — pour je ne sais quel service qu'on ne nomme pas, et qu'on ne peut deviner qu'au salaire, — élevée de la toilette à la table de ses maîtres, où s'émerveillent de la servir des gens qui valent mieux qu'elle; d'un œil impassible, d'un front qui ne sait pas rougir, elle dîne dans l'assiette qu'autrefois elle lavait; ayant toujours un conte à ses ordres et un mensonge sur les lèvres, — confidente de droit, espion universel, et — qui pourrait, grands dieux ! deviner son autre emploi ? — gouvernante d'un enfant unique ! Elle enseigna à lire à l'enfant, et l'enseigna si bien, que, par la même occasion, elle apprit elle-même à épeler. Elle fit ensuite de grands progrès dans l'écriture, comme l'atteste mainte calomnie anonyme fort proprement écrite. Ce que ses artifices eussent fini par faire de son élève, Dieu le sait ! — Mais heureusement qu'une âme haute sauva le cœur, cette âme dont la droiture ne pouvait être égarée, et qui cherchait, haletante, la vérité qu'elle ne pouvait entendre. La perversité fut déjouée dans ses calculs par cette jeune âme; elle ne se laissa pas hébéter par la flatterie, — aveugler par la bassesse, — infecter par le mensonge, — souiller par la contagion, — énerver par la faiblesse, — gâter par l'exemple. — Maîtresse de la science, elle ne fut point tentée de regarder en pitié des talents plus humbles, elle que le génie a laissée

modeste, — que la beauté n'a point rendue vaine, — que l'envie n'a pu porter à infliger douleur pour douleur, — que la fortune n'a pu changer, — ni l'orgueil exalter, — ni la passion courber, ni la vertu armer d'austérité—jusqu'à ce jour. Dans sa noble sérénité, la plus pure de son sexe, il ne lui manque qu'une douce faiblesse : — celle de pardonner. Trop vivement irritée contre des fautes que son âme ne peut jamais connaître, elle croit que tout le monde ici-bas doit lui ressembler; ennemie de tous les vices, on ne peut dire qu'elle soit l'amie de la vertu, car la vertu pardonne à ceux qu'elle voudrait corriger.

Mais revenons à mon sujet : — j'ai quitté trop longtemps le funeste refrain de ce chant véridique. — Quoique toutes ses fonctions antérieures aient cessé, elle gouverne maintenant le cercle qu'elle servait naguère. Si les mères, — on ne sait pourquoi, — tremblent devant elle; si les filles la redoutent dans l'intérêt de leurs mères; si d'anciennes habitudes, — ces faux liens qui enchaînent parfois les esprits les plus élevés aux esprits les plus bas, — si tout cela lui a conféré le pouvoir d'infiltrer trop profondément l'essence mortelle de ses ressentiments; si, comme un serpent, elle se glisse dans votre demeure jusqu'à ce que la noire bave qu'elle laisse après elle dévoile sa marche rampante; si, comme une vipère, elle s'enlace à votre cœur, et y laisse un venin qu'elle n'y a pas trouvé, pourquoi s'étonner que cette sorcière haineuse, toujours aux aguets pour nuire, travaille à faire un pandœmonium du lieu qu'elle habite, et à régner, nouvelle Hécate d'un enfer domestique ? Elle est habile à faire ressortir les teintes de la calomnie avec tout le bienveillant mensonge des demi-mots, en mêlant le vrai au faux, — l'ironie au sourire, — un fil de candeur à une trame d'imposture; elle a un air de brusquerie et de franchise affectée pour cacher les projets de son âme dure, de son cœur glacé; des lèvres qui mentent, — un visage formé pour la dissimulation, d'où le sentiment est exilé, et où est peinte la moquerie pour tous ceux qui sentent. Joignez à cela un masque que désavouerait la Gorgone, une peau de parchemin — et des yeux

de pierre. Voyez comme les canaux de son sang jaunâtre montent jusqu'à sa joue pour s'y épaissir en boue stagnante, encaissés dans un lit semblable à la cuirasse jaune du centipède ou à la verte écaille du scorpion — (car nous ne pouvons trouver que dans les reptiles des couleurs qui conviennent à cette âme ou à ce visage). — Voyez ses traits : c'est un miroir fidèle où son âme se reflète. Ce portrait n'est pas chargé : — pas un coup de pinceau auquel on ne puisse ajouter encore. Ainsi la fit la nature, ou plutôt ses manœuvres, qui ont créé ce monstre après que leur maîtresse eut abandonné la partie; — constellation femelle, canicule de ce petit ciel où tout, sous son influence, se flétrit ou meurt.

O misérable! qui n'as point de larmes,— point de pensée, si ce n'est de joie sur la ruine que tu as consommée, un temps viendra, qui n'est pas loin, où tu ressentiras plus de souffrances que tu n'en infliges maintenant, où tu t'apitoieras en vain sur ton égoïste individu et hurleras de douleur sans que personne te plaigne. Puisse l'énergique malédiction des affections brisées retomber sur ton cœur, et la foudre que tu allumas te consumer toi-même! puisse la lèpre de ton âme te rendre aussi infecte pour toi-même que tu l'es pour le genre humain, jusqu'à ce que ton égoïsme se tourne en haine noire,— telle que ta volonté la créerait pour autrui; jusqu'à ce que ton cœur dur se calcine et devienne cendre, que ton âme se vautre dans sa hideuse enveloppe! Oh! puisse ta tombe être sans sommeil comme le lit, — la couche veuve et brûlante que tu as dressée pour nous! Alors, quand tu voudras fatiguer le ciel de tes prières, regarde tes victimes terrestres, — et désespère, désespère, jusque dans la mort!—Et lorsque tu pourriras, ton argile empoisonnée fera périr les vers. Sans l'amour que j'ai porté et que je dois porter encore à celle dont ta perversité voudrait briser tous les liens, — ton nom, — ton nom parmi les hommes — serait attaché par moi au poteau de la honte, et, t'exaltant au-dessus de tes pareilles, moins abhorrées que toi, je t'enverrais pourrir dans une infamie éternelle.

29 mars 1816.

STANCES A AUGUSTA[3].

QUAND TOUT ÉTAIT LUGUBRE ET SOMBRE.

I.

Quand tout était lugubre et sombre autour de moi, que la raison voilait à demi sa lueur, — que l'espérance laissait percer à peine une étincelle mourante qui ne faisait que m'égarer davantage dans ma route solitaire;

II.

Dans cette nuit profonde de l'esprit, dans cette lutte intérieure de l'âme, alors que, craignant d'être accusés d'un excès de bienveillance, les faibles désespèrent, — les cœurs froids s'éloignent;

III.

Quand ma fortune changea, — que l'amour s'envola, et que la haine décocha contre moi tous ses traits, tu fus l'étoile solitaire qui continua jusqu'à la fin à briller pour moi.

IV.

Oh! bénie soit ta constante lumière qui veilla sur moi comme eût fait le regard d'un séraphin, et, s'interposant entre moi et la nuit, ne cessa de luire doucement sur ma tête!

V.

Et quand vint le nuage qui tenta de voiler tes rayons, — doux astre, tu redoublas l'éclat de ta pure flamme et chassas bien loin les ténèbres!

VI.

Que ton génie continue à planer sur le mien, et lui apprenne ce qu'il doit braver et ce qu'il lui faut souffrir. Il y a plus de puissance dans une seule de tes douces paroles que dans le blâme du monde entier, ce blâme que j'affronte.

VII.

Tu fus pour moi comme un arbre chéri que les vents courbent sans le briser, et qui, avec une affectueuse fidélité, balance son feuillage sur un tombeau.

VIII.

Les autans peuvent mugir, — les cieux épancher leurs

torrents, là on t'a vu, — là on te verra encore, inébranlable au milieu de l'orage, répandre sur moi tes feuilles pleurantes.

IX.

Mais toi et les tiens vous ne vous flétrirez pas, quel que soit le destin qui me tombe en partage : car le ciel récompensera par un beau soleil ceux qui furent bienveillants, — et toi plus qu'eux tous.

X.

Qu'ils se brisent donc, les liens de l'amour déçu! — les tiens ne se briseront jamais : ton cœur peut sentir, — mais il ne peut changer ; ton âme, quoique douce, ne saurait être ébranlée.

XI.

Quand tout se détachait de moi, tu restas et tu es encore la même ; et, après toutes les épreuves que mon cœur a subies, la terre n'est pas un désert, même pour moi.

STANCES A AUGUSTA.

EN VAIN IL S'EST COUCHÉ LE SOLEIL DE MON SORT.

I.

En vain il s'est couché le soleil de mon sort, en vain l'étoile de ma destinée a pâli, ton cœur indulgent refusa de voir les torts que tant d'autres découvraient en moi. Tu connaissais ma douleur, et pourtant tu n'hésitas pas à la partager; et l'amour que peignit mon âme, je ne l'ai jamais trouvé qu'en *toi*.

II.

Lorsque autour de moi sourit la nature, dernier sourire qui réponde au mien, j'y ai foi, à celui-là, parce qu'il me rappelle le tien; et quand les vents sont en guerre avec l'Océan, comme le sont avec moi les cœurs auxquels je croyais, si les vagues me font éprouver une émotion, c'est parce qu'elles m'entraînent loin de *toi*.

III.

Bien que j'aie vu briser le rocher où s'abritait mon dernier espoir, et que ses débris aient disparu sous les flots, bien que je sente que mon cœur est une proie livrée à la souffrance, — il ne sera pas son esclave. Plus d'une douleur me poursuit : on pourra m'écraser, non me mépriser; — ils peuvent me torturer, ils ne me dompteront pas. — C'est à toi que je pense, non à eux.

IV.

Mortelle, tu ne m'as point trompé ; — femme, tu ne m'as point abandonné ; aimée, tu ne m'as point affligé; calomniée, tu n'as point chancelé; estimée, tu ne m'as point désavoué. Quand tu me quittais, tu ne me fuyais pas; quand tes regards me surveillaient, ce n'était pas pour me diffamer, et tu ne te taisais pas pour laisser parler l'imposture.

V.

Cependant je n'ai ni mépris ni blâme pour le monde, pour cette guerre du grand nombre contre un seul; — mon âme n'était pas faite pour l'apprécier, et ce fut folie à moi de ne pas m'en éloigner plus tôt. Si cette erreur m'a coûté cher, plus cher que je ne pouvais le prévoir, j'ai vu que, malgré tout ce qu'elle m'a fait perdre, elle n'a pas pu me priver de *toi*.

VI.

Dans ce naufrage où mon passé a péri, il est une leçon du moins que j'ai pu recueillir. J'y ai appris que ce qui m'était le plus cher méritait le plus d'être aimé. Il est pour moi une source au désert : dans mon domaine inculte un arbre reste; un oiseau chante dans ma solitude, et son chant me parle de *toi*.

24 juillet 1816.

ÉPITRE A AUGUSTA[4].

MA SOEUR! MA BIEN-AIMÉE SOEUR.

I.

Ma sœur, ma bien-aimée sœur! s'il est un nom plus cher et plus pur, que ce nom soit le tien! Des montagnes et des mers nous séparent; mais ce ne sont pas des pleurs que je demande, c'est une affection qui réponde à la mienne. En quelque lieu que je sois, pour moi tu es toujours la même.

Il reste encore deux buts à ma destinée : un monde à parcourir et un foyer avec toi.

II.

Le premier est peu de chose; — l'autre, si je l'avais, serait le port de ma félicité; mais tu as d'autres devoirs et d'autres liens, et je ne veux rien leur enlever. Un sort étrange est échu en partage au fils de ton père, sort irrévocable, et dont rien ne peut adoucir la rigueur. L'opposé du destin de notre aïeul m'a été infligé[5] : il n'eut point de repos sur l'Océan, ni moi sur le rivage.

III.

Si j'ai recueilli sur un autre élément que lui mon héritage de tempêtes; si, sur des écueils périlleux que je n'avais pas vus ou n'avais pu prévoir, j'ai soutenu ma part des bourrasques mondaines, la faute en fut à moi : je n'essaierai pas de me justifier et d'abriter mes erreurs derrière des paradoxes; j'ai moi-même été complice de ma chute, et le pilote zélé de mes propres malheurs.

IV.

A moi la faute, à moi la peine! Toute ma vie n'a été qu'un combat, depuis le jour qui, en me donnant l'être, me donna en même temps ce qui empoisonna ce don, une destinée,— une volonté d'égarement; et parfois j'ai trouvé dure cette lutte, et la pensée m'est venue de briser mes liens d'argile. Mais maintenant je me résigne à vivre quelque temps, ne fût-ce que pour voir ce qui peut me survenir encore.

V.

Dans ma courte existence, j'ai vu périr des royaumes et des empires, et pourtant je ne suis pas vieux; et quand je considère cela, je vois se dissoudre la chétive écume de mes propres tempêtes, de ces années orageuses, agitées comme les vagues de la vaste mer. Quelque chose, — je ne sais quoi, — communique à mon âme une sorte de résignation. — La douleur, dussions-nous ne l'acheter que pour elle-même, ce n'est jamais en vain que nous l'achetons.

VI.

Peut-être s'agite au dedans de moi le sentiment de la fierté

blessée, — ou ce froid désespoir que produit à la longue l'habitude du malheur; — peut-être un climat plus clément, un air plus pur (car les changements de l'âme peuvent quelquefois être assignés à cette cause, et le corps s'accoutume à porter une armure légère), m'ont communiqué un calme étrange qui ne serait point le partage d'une destinée plus paisible que la mienne.

VII.

Parfois je sens presque comme je sentais dans mon heureuse enfance : les arbres, les fleurs, les ruisseaux qui me rappellent les lieux que j'habitais avant que ma jeune âme eût été sacrifiée aux livres, m'apparaissent comme autrefois. Ce sont des amis que mon cœur ne peut revoir sans attendrissement; et même, par moments, il me semble que je pourrais trouver quelque objet vivant à aimer, — mais aucun comme toi.

VIII.

Ici les paysages des Alpes fournissent un aliment à la contemplation. — L'admiration est un sentiment bientôt épuisé, mais ces tableaux inspirent quelque chose de plus digne. Ici, être seul, ce n'est point être malheureux : car j'y vois beaucoup de choses que je désire le plus de voir, et surtout je puis contempler ici un lac plus charmant, non plus cher que le nôtre d'autrefois.

IX.

Oh! si tu étais seulement avec moi! — Mais je suis dupe de mes propres désirs, et j'oublie que la solitude que j'ai tant exaltée perd tout son prix dans ce regret unique. Peut-être en est-il d'autres que je ne manifeste point. — Je ne suis pas de ceux qui se plaignent, et néanmoins je sens s'émouvoir ma philosophie et des larmes mouiller mes yeux émus.

X.

J'ai rappelé à ta mémoire notre lac chéri auprès du vieux manoir, qui peut-être un jour ne m'appartiendra plus. Le Léman est beau; mais ne crois pas que j'oublie le doux souvenir d'un rivage plus cher. Il faudra que le temps fasse bien des ravages dans ma mémoire avant que, *lui* ou *toi*, mes

yeux cessent de vous voir; et néanmoins, comme tout ce que j'ai aimé, ces objets, ou sont loin de moi, ou je leur ai dit un éternel adieu.

XI.

Le monde entier se déroule devant moi; je ne demande à la nature que ce qu'elle ne me refusera pas,—de me réchauffer au soleil de son été, de participer au calme de son ciel, de voir sans masque son bienveillant visage, et de ne jamais le contempler avec apathie. Elle fut ma première amie, et maintenant elle sera ma sœur — jusqu'à ce que je te revoie.

XII.

Je peux étouffer tous mes sentiments, sauf celui-ci que je ne voudrais pas éteindre en moi; — car je vois enfin des sites pareils à ceux où commença ma vie, — les premières scènes de mon existence, les seules qui me conviennent. Si j'avais appris plus tôt à fuir la foule, je serais meilleur que je ne puis être aujourd'hui; les passions qui m'ont déchiré auraient dormi; je n'aurais pas souffert, et toi, tu n'aurais pas pleuré.

XIII.

Qu'avais-je à démêler avec une fausse ambition? Peu avec l'amour, et bien moins encore avec la gloire; et cependant tous trois sont venus à moi à mon insu; ils ont grandi avec moi, et ils ont fait de moi tout ce qu'il est en leur pouvoir de faire, — un nom. Pourtant ce n'était pas là ce que je cherchais; certainement j'avais un but plus noble. Mais tout est fini, — je suis une unité de plus à ajouter aux millions de dupes qui ont existé avant moi.

XIV.

Pour ce qui est de l'avenir, l'avenir de ce monde m'importe peu; je me suis survécu à moi-même de plus d'un jour, ayant survécu à tant de choses qui ne sont plus; mes années n'ont point été un sommeil, mais des veilles incessantes les ont occupées; ma vie aurait pu remplir un siècle avant d'avoir vu s'écouler un quart de cet espace.

XV.

Quant à ce qui me reste encore à vivre, je m'y résigne

volontiers; et pour le passé je ne suis pas sans reconnaissance, — car au milieu de mes innombrables agitations, il s'est glissé parfois des moments de bonheur; quant au présent, je ne veux pas étouffer davantage mes sentiments. — Et je ne cacherai pas qu'avec tout cela je puis encore, en jetant les yeux autour de moi, adorer la nature avec un cœur fervent.

XVI.

Pour toi, ma sœur unique et bien-aimée, je sais que je suis en sûreté dans ton cœur, comme toi dans le mien; toi et moi — nous avons été et sommes encore — des êtres qui ne peuvent renoncer l'un à l'autre; peu importe que nous soyons réunis ou séparés; depuis le commencement de la vie jusqu'à son lent déclin, nous sommes enlacés; —vienne la mort lentement ou vite, notre premier lien est aussi le plus durable!

VERS COMPOSÉS EN APPRENANT QUE LADY BYRON ÉTAIT MALADE[6].

Et tu as été triste, — et je n'étais pas avec toi! et tu as été malade, et je n'étais pas là! pourtant je croyais que la santé et la joie seules pouvaient être où je n'étais pas, — et ici la souffrance et l'affliction! En est-il donc ainsi? — Il en est comme je l'avais prédit, et l'avenir sera pire encore; car l'âme se replie sur elle-même, et le cœur, après son naufrage, reste froid et glacé, rassemblant péniblement les débris épars. Ce n'est pas dans la lutte de l'orage que nous sommes accablés et que nous souhaitons de ne plus être, c'est dans le silence qui le suit, c'est sur le rivage, quand tout est perdu, sauf une vie courte et chétive.

Je suis trop bien vengé! — mais c'était mon droit : quelles que fussent mes fautes, *tu* n'étais pas la Némésis chargée de me punir, — et le ciel n'avait pas fait choix d'un instrument si proche. Miséricorde est faite aux miséricordieux! — si tu l'as été, elle te sera accordée aujourd'hui. Tes nuits sont bannies des domaines du Sommeil! — Oui, on peut te flatter, mais tu sentiras une intime agonie qui ne guérira pas, car

tu as pour oreiller une malédiction trop profonde. Tu as semé dans ma douleur; il te faut recueillir une moisson amère de maux aussi réels! J'ai eu bien des ennemis, mais aucun comme toi; car contre les autres je pouvais me défendre et me venger, ou changer leur haine en amitié; mais toi, dans ton implacabilité inviolable, tu n'avais rien à craindre, — protégée par ta propre faiblesse et par mon amour, qui n'a fait que trop de concessions, et a épargné, en considération de toi, ceux qu'il n'eût pas dû épargner. — C'est ainsi que, sur la créance que t'accordait le monde, — sur la folle renommée de ma jeunesse orageuse, — sur des choses qui n'étaient pas, et des choses qui sont, sur cette base tu as construit un monument auquel le crime a servi de ciment! Clytemnestre morale de ton époux, tu as immolé, d'un glaive dont je ne me défiais pas, réputation, paix, espérance, et jusqu'à cette vie meilleure qui, sans la froide trahison de ton cœur, eût pu renaître encore de ce tombeau de nos démêlés, et trouver un plus noble devoir que celui de nous séparer. Mais tu as fait un vice de tes vertus; tu en as froidement fait trafic, en vue de la colère présente et de la fortune à venir,— et tu as acheté à tout prix la sympathie d'autrui. Ainsi entrée dans des voies tortueuses, cette sincérité qui distinguait ta jeunesse cessa de t'accompagner, — et parfois avec un cœur ignorant de ses propres crimes, l'imposture, les allégations inconciliables, les équivoques, les pensées qui habitent dans les esprits à double face, — le coup d'œil d'intelligence, qui sait mentir silencieusement, — les prétextes tirés de la prudence, avec leurs avantages concomitants, — l'acquiescement à tout ce qui, de manière ou d'autre, conduit au terme désiré, — tout trouva place dans ta philosophie. Les moyens étaient dignes du but, et le but est atteint. — Je n'aurais pas voulu te faire ce que tu m'as fait.

Septembre 1816.

NOTES DES POÉSIES DOMESTIQUES.

[1] Sur ces six pièces, les trois premières furent composées quelque temps avant le départ de lord Byron; les trois autres, pendant les premiers mois de son séjour à Genève; elles se rapportent au malheureux

événement qui fut la crise décisive de la vie orageuse du poëte, je veux dire sa séparation d'avec lady Byron, dont, après tout ce qui a été supposé et écrit, on ignore encore les véritables motifs.

C'est seulement par rapport au rôle de lord Byron dans cette affaire, que le public peut se croire en droit d'y porter ses regards; mais aussi longtemps que l'autre partie gardera le silence pour des motifs de haute convenance que nous respectons, il sera impossible de porter un jugement équitable et définitif sur ce débat domestique. Chaque lecteur peut décider selon ses sympathies, d'après les renseignements que l'on possède.

Il y a cependant deux points importants à établir : c'est que, premièrement, lord Byron n'a jamais connu le motif positif qui provoqua cette séparation de lady Byron, en 1816; et secondement, que jusqu'à sa mort il ne renonça jamais à l'espoir de se réconcilier avec elle. Ces faits sont établis de la manière la plus évidente par le récit de M. Moore, la correspondance et les conversations subséquentes du poëte. M. Kennedy, dans sa relation du voyage de lord Byron à Céphalonie, rapporte les paroles suivantes : — « Lady Byron conserve tout mon respect; je n'ai jamais connu la cause de sa séparation; je suis prêt et serai toujours prêt à une réconciliation, quelles que soient les avances qu'il me faille faire. » M. Moore a conservé les détails d'une démarche que fit lord Byron avant son départ de la Suisse, pour avoir une explication avec lady Byron. Cette démarche fut-elle renouvelée? on l'ignore; mais ce qui est positif, c'est qu'elle n'eut point de résultat, et peut-être le comprendra-t-on en lisant quelques-unes des pièces suivantes. Voir les *Mémoires de M. Moore*, t. III, p. 289.

[2] « Je vous envoie le rêve de ma dernière nuit, et je vous prie d'en faire tirer cinquante exemplaires pour être distribués à des amis. Je désire que M. Gifford les examine; c'est un sujet pris dans la vie réelle.»

(*Lettres à M. Murray*, 30 *mars* 1816.)

[3] La sœur du poëte, l'honorable miss Leigh. Ces strophes, — dernier remerciement à celle dont la bonté inaltérable fut le seul soutien de l'auteur pendant ses chagrins de famille, sont les derniers vers qui aient été écrits par lord Byron en Angleterre. Dans un billet à M. Rogers, daté du 16 avril, le poëte dit : — « Ma sœur est dans ce moment près de moi; elle quitte Londres demain. Nous ne nous reverrons plus jamais. Veuillez donc, en conséquence, m'excuser de ne pouvoir passer la soirée avec vous et M. Shéridan. » Lord Byron s'embarqua le 25.

[4] La *Quarterly Review* s'exprimait ainsi sur ces strophes : — « Nous ne connaissons peut-être rien d'aussi profondément triste et beau dans tous les ouvrages de lord Byron. » Ces vers furent également composés à Diodati, et envoyés pour être publiés s'ils obtenaient l'approbation de M. Leigh. — « Il y a, » dit Byron, « dans mon manuscrit une épître à ma sœur sur laquelle je désire vous consulter avant la publication; si vous ne l'approuvez pas, retranchez-la. » Le 5 octobre, il écrivait : — « Ma sœur a opté pour la suppression; son avis doit être suivi. Comme je

n'en ai pas gardé copie, faites-m'en faire une sur le manuscrit, car il m'est impossible de me rappeler un seul vers de ce que j'ai écrit. Dieu me garde, si je continue à écrivailler, j'aurai épuisé mon cerveau avant trente ans; mais dans ce moment, la poésie est ma seule consolation. Demain, je pars pour l'Italie. » Cette épître fut publiée pour la première fois en 1830.

[5] L'amiral Byron n'avait jamais fait de voyage sans essuyer une tempête. Il était connu des matelots sous le sobriquet de Jack Mauvais-Temps. Mais malgré tous ces assauts, il revint toujours sain et sauf. Il échappa lors du naufrage du *Wager*, qui faisait partie de l'expédition d'Anson. Lui-même fit le tour du monde quelques années après.

[6] Cette pièce, dont le début a été publié dans les *Mémoires de M. Moore*, fut écrite immédiatement après la rupture de cette démarche de réconciliation dont nous avons parlé; elle n'était point destinée à être publiée ce n'est qu'à regret que nous l'insérons ici. M.

POÉSIES DIVERSES,

COMPOSÉES EN 1814-15-16.

LA TOURNÉE DU DIABLE.

RAPSODIE INCOMPLÈTE.

Le diable fut de retour en enfer à deux heures; il y resta jusqu'à cinq; à cinq il dîna, mangea quelques homicides en ragoût, un ou deux rebelles accommodés à la sauce d'Irlande, des saucisses de juif suicidé;—après quoi il songea à ce qu'il ferait. « Parbleu, » dit-il, « je ferai une promenade en voiture. J'ai été à pied ce matin, j'irai en carrosse ce soir; mes enfants se plaisent beaucoup dans les ténèbres, et je verrai un peu comment vont les affaires de mes favoris.

« Et quelle sorte de voiture prendrai-je? » se demanda ensuite Lucifer; — « si je suivais mon goût, je monterais dans un chariot de blessés, et je sourirais à la vue de leur sang. Mais ils doivent être encombrés, et maintenant c'est de la célérité qu'il me faut; je veux parcourir mes domaines dans le rayon le plus étendu possible, et voir si l'on ne m'escamote pas quelques âmes.

« J'ai une voiture de cérémonie à *Carlton House*, une

berline à *Seymour Place*; mais je les ai prêtées à deux de mes amis qui, en retour, font prendre à leurs chevaux mon pas favori; et puis ils tiennent les rênes avec tant de grâce! A la fin de leur promenade je leur réserve à tous deux quelque chose.

« Allons toujours sur la terre, et nous verrons. » Ce disant, il s'élança sur notre globe, et d'un saut, passant de Moscou en France, il enjamba le détroit et posa son pied fourchu sur une route à péage, non loin du domicile d'un évêque.

Mais j'oubliais de dire qu'il s'arrêta un moment en chemin pour jeter les yeux sur la plaine de Leipsick; et si douce à sa vue fut la clarté sulfureuse qui l'éclairait, si mélodieuse à son oreille la clameur du désespoir, qu'il se percha sur une montagne de cadavres, et de là contempla avec délices ce spectacle. Il y avait longtemps qu'il ne s'était trouvé à pareille fête, et qu'il n'avait vu faire aussi bien son œuvre; car les flots de sang avaient tellement rougi la campagne, qu'elle avait la couleur des vagues de l'enfer! Alors il laissa éclater un rire immodéré et bruyant, et s'écria : « Il me semble qu'ici on n'a pas besoin de *moi!* »

. . . . . .

Mais le son le plus doux qui vint caresser son oreille, ce fut la voix d'une veuve éplorée; et l'aspect le plus délicieux à ses regards, ce fut la larme glacée que l'horreur avait gelée dans l'œil d'azur d'une vierge assise auprès du cadavre de son amant. — Ses longs cheveux blonds retombaient en désordre autour d'elle, et elle regardait le ciel d'un air égaré qui semblait demander s'il y avait là un Dieu. Et couché près du mur d'une cabane en ruine, les joues creuses, les yeux demi-fermés, un enfant expirait de besoin; et déjà avait commencé le carnage qui succède au combat, et le massacre de ceux qui cherchent vainement à fuir.

. . . . . .

Mais le diable a atteint nos blancs rochers. Je vous prie de me dire ce qu'il y fit. Si ses yeux étaient bons, il ne vit la nuit que ce que nous voyons tous les jours; mais il fit sa tournée, tint un journal où il consigna toutes les merveilles